

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 13.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. 15 fr.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERCTIONS: Annonces: la ligne. 20 c.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARÉ, Libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAPITTE et Co., 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'OFFICE DE PUBLICITE.

ROUBAIX, LE 2 JUIN 1882

Bulletin du Jour

Le gouvernement anglais a accepté la proposition de M. de Freycinet, tendant à réunir à Constantinople une conférence des ambassadeurs pour régler la question égyptienne.

1. Maintien du statu quo, c'est-à-dire suzeraineté du sultan et autonomie de l'Égypte. 2. Confirmation des franchises égyptiennes telles qu'elles sont garanties par les firmans.

La conférence aurait donc avant tout pour rôle de réagir contre la prétention affichée par la Porte d'agir en Égypte dans la plénitude de la souveraineté.

Cette fin d'article, qui sonne comme un coup de clairon, est appuyée par un télégramme de l'Agence Havas, annonçant que l'escadre anglaise de la Manche, actuellement à Plymouth, a reçu l'ordre de partir pour Gibraltar, où elle recevra de nouvelles instructions.

L'INTERPELLATION DELAFOSSE

La séance d'hier à la Chambre des députés porte en elle un double enseignement. M. Gambetta nous conduisait à la guerre.

M. de Freycinet nous ménage une paix probable, mais pleine d'humiliations. M. Gambetta nous conduisait à la guerre; son imprudent discours, que nos lecteurs liront plus loin, le démontre surabondamment.

Il voulait la France monopolisatrice à son profit la question égyptienne, agissant en dehors de l'Angleterre, en dehors de l'Europe; — malgré l'Angleterre hostile, malgré l'Europe enchantée d'exploiter cette hostilité.

Et cette politique est d'autant plus coupable, que M. Gambetta a dit à M. de Freycinet que le Congrès européen n'aurait d'autre résultat que de mettre à nu notre faiblesse.

Si cette faiblesse est aussi considérable que M. Gambetta l'affirme, c'était folie que de le prendre de haut avec la Porte, avec l'Angleterre, avec l'Italie, l'Autriche et l'Allemagne coalisées.

Mais la politique de M. de Freycinet n'est honteuse et plus imprudente.

Après avoir affirmé que la France était prépondérante en Égypte après avoir subi malgré ses solennelles déclarations, les concours délaigués de l'Angleterre, voici qu'il va nous mettre en tutelle et nous donner comme conseil de famille, les grandes puissances réunies en Congrès, c'est-à-dire des indifférents ou des ennemis.

Le Juge du camp, le président de ce conseil de famille, sera M. de Bismarck. La France de Bouvines, de Rocroy et d'Austerlitz, retombée en état de minorité, ne pourra rien faire sans l'autorisation du Congrès.

C'est le comble de l'humiliation. La rage et la honte nous montent au visage quand nous pensons qu'il était si facile, avec un peu de prudence et de dignité, d'éviter une solution devenue aujourd'hui inéluctable et qui nous atteint dans notre honneur et notre patriotisme.

Il ne fallait pas se jeter tête baissée dans cette aventure égyptienne. Il fallait se garder et contre cette politique d'intervention personnelle et outrancière préconisée par M. Gambetta, et contre cette lâcheté fantomatique de M. de Freycinet, qui nous rappelle en cette aventure, ces poltrons qui, voyageant seuls la nuit, chantaient à tue-tête pour tromper leur peur.

La Chambre, suivant son ministre dans ses contradictions et ses coupables faiblesses, a approuvé et applaudi hier son langage lâche, comme elle avait approuvé et applaudi, il y a quinze jours, ses hautaines affirmations de suprématie en Égypte.

Ces votes contradictoires, ce manque d'esprit de suite et de fermeté auront un double effet: retentissement dans le pays tout entier.

Tous ceux qui ont au cœur l'amour de la patrie et la passion de sa gloire se souviendront avec découragement que, depuis douze ans, nous avons dépensé sans compter nos milliards, payé les impôts les plus onéreux, pour assurer le relèvement de la France, et la reconstruction de nos armées détruites, et que ces douze années de sacrifice servent uniquement à démontrer notre faiblesse et notre isolement.

PIERRE SALVAT.

LE MANUEL DU PARFAIT FONCTIONNAIRE

Avec nos gendarmes, nos préfets et nos évêques, je tiens la France dans ma main, disait Napoléon Ier. Les aimables citoyens qui nous gouvernent se souviennent du mot et réclament la chose; ils veulent des gendarmes républicains, des évêques républicains, des instituteurs républicains, des magistrats républicains, des fonctionnaires républicains.

Beaucoup de ces fonctionnaires ne savent ni donner de la tête et ne comprennent pas trop ce qu'on leur demande. Puisque M. Paul Bert se mêle d'écrire des manuels sur l'enseignement civique, puisqu'il possède une activité universelle attestée par ses travaux si variés, il devrait composer un Manuel du Parfait Fonctionnaire.

Par exemple, ils liraient en tête du volume les règles suivantes, immuables comme le destin. Art. 1er. — Un bon fonctionnaire doit aimer son ministre, son député, la République plus que lui-même.

Art. 2. — Il doit obéir à ses chefs de ses conférences qui lui semblent secrètement hostiles ou tièdes. Art. 3. — Ne jamais aller à l'église, envoyer ses enfants à l'école laïque, ne fréquenter aucun réactionnaire.

Art. 4. — En toutes choses considérer ce qui plait le plus à son député et à son préfet et se poser chaque matin cette question: « Qu'est-ce qui pour être révoqué en cas de retour d'un gouvernement conservateur? »

Art. 5. — Les vrais ministres rendent des services aux républicains et des arrêts contre les conservateurs. Art. 6. — Il méprise les vieux préjugés et ressuscite la justice jacobine des géants de 1793.

Art. 7. — Dans tout procès, il commence par s'informer de l'opinion politique des partis. S'il y a un républicain et un réactionnaire, il donne gain de cause au premier. Si l'affaire se passe entre un contre-gauche et un ministériel, pas de difficulté non plus: le ministériel aura toujours raison.

Art. 8. — Les vrais ministres rendent des services aux républicains et des arrêts contre les conservateurs. Art. 9. — Il méprise les vieux préjugés et ressuscite la justice jacobine des géants de 1793.

Art. 10. — Dans tout procès, il commence par s'informer de l'opinion politique des partis. S'il y a un républicain et un réactionnaire, il donne gain de cause au premier.

Art. 11. — Les vrais ministres rendent des services aux républicains et des arrêts contre les conservateurs.

bien laisser une part à l'imprévu, à l'habileté, et déjà, avec un manuel qui précéderait les principaux cas, le commun des martyrs aurait bien des chances d'éviter les orages. D'ailleurs, les casuistes du parti républicain donneraient au besoin des consultations sur les points épineux que les fonctionnaires de la nouvelle école ne sauraient résoudre avec leurs propres lumières.

On demandait naguère à un préfet de l'ordre immoral, comment il avait pu se maintenir depuis cinq ans, sans être jamais menacé, mais au contraire en obtenant toujours de l'avancement. C'est bien simple répondit-il, je me suis préoccupé d'être toujours le préfet non du ministère actuel, mais du prochain ministère.

Mais la plupart n'ont pas ce flair et tiennent un peu des moulons de l'Anarchie; à eux seuls, ils ont fait de l'école de Vade mecum, de dictionnaire, de viatique, qu'on pourrait au besoin enseigner dans les écoles de l'État, et qui ne manquerait pas de répandre tout à la fois l'amour et la crainte de la République. Vous verriez que ces maudits réactionnaires (race incorrigible) ne se gêneraient pas pour appeler le Code de la corruption, de la platitude et de la servilité!

REVUE DE LA PRESSE

Nos lecteurs comprendront qu'un lendemain de l'important débat qui s'est engagé hier à la Chambre des députés, nous leur donnions l'opinion des journaux de toutes nuances sur la situation respective de M. de Freycinet et de M. Gambetta, qui ont été en somme, les deux lutteurs, les deux adversaires de la journée.

La République Française: On a vu le président du conseil, ministre des affaires étrangères, monter et remonter à la tribune pour retirer les explications qu'il venait d'apporter, pour démentir les paroles qu'il avait prononcées et même répétées avec énergie, pour donner à la France et à l'Europe le lamentable spectacle d'un chef de gouvernement qui se coupe dans ses replis comme un accusé dans un interrogatoire.

On l'a entendu encore, avec une véritable stupefaction, annoncer d'avance et publiquement aux puissances étrangères que jamais, en aucun cas, il n'aurait recouru à une force militaire dans les affaires d'Égypte et que leurs décisions, quelles qu'elles soient, obtiendraient son assentiment.

On l'a entendu encore, avec une véritable stupefaction, annoncer d'avance et publiquement aux puissances étrangères que jamais, en aucun cas, il n'aurait recouru à une force militaire dans les affaires d'Égypte et que leurs décisions, quelles qu'elles soient, obtiendraient son assentiment.

On l'a entendu encore, avec une véritable stupefaction, annoncer d'avance et publiquement aux puissances étrangères que jamais, en aucun cas, il n'aurait recouru à une force militaire dans les affaires d'Égypte et que leurs décisions, quelles qu'elles soient, obtiendraient son assentiment.

On l'a entendu encore, avec une véritable stupefaction, annoncer d'avance et publiquement aux puissances étrangères que jamais, en aucun cas, il n'aurait recouru à une force militaire dans les affaires d'Égypte et que leurs décisions, quelles qu'elles soient, obtiendraient son assentiment.

c'est de la musique des mots que nous nous payons. Mais sa politique, exposée dans la République Française, c'est le débarquement immédiat. Nous le dénigrons point. Nous constatons seulement que les compagnies d'infanterie de marine qu'on débarquerait aujourd'hui à Alexandrie, selon le conseil de la République Française, ne pourraient être que l'avant-garde d'un corps d'armée de quarante mille hommes.

Or nous demandons si le pays est moralement et matériellement préparé à une expédition plus longue et plus onéreuse de toutes manières que l'expédition de Tunisie, et si le trouverait dans le Parlement, à cette heure, une majorité qui consentit à la forme des déclarations de M. de Freycinet n'aurait pu être plus brillante; mais elle nous paraît répondre à l'opinion qui domine maintenant en France. On estimerait généralement que les intérêts sont sauvegardés et l'honneur aussi.

LE GAZETTE: Pour nous, ces querelles d'intérieur nous intéressent peu. Nous pensons moins à M. Gambetta et à M. de Freycinet qu'à la France. Nous croyons que notre politique extérieure est mal engagée depuis longtemps.

La République Française: On a vu le président du conseil, ministre des affaires étrangères, monter et remonter à la tribune pour retirer les explications qu'il venait d'apporter, pour démentir les paroles qu'il avait prononcées et même répétées avec énergie, pour donner à la France et à l'Europe le lamentable spectacle d'un chef de gouvernement qui se coupe dans ses replis comme un accusé dans un interrogatoire.

On l'a entendu encore, avec une véritable stupefaction, annoncer d'avance et publiquement aux puissances étrangères que jamais, en aucun cas, il n'aurait recouru à une force militaire dans les affaires d'Égypte et que leurs décisions, quelles qu'elles soient, obtiendraient son assentiment.

On l'a entendu encore, avec une véritable stupefaction, annoncer d'avance et publiquement aux puissances étrangères que jamais, en aucun cas, il n'aurait recouru à une force militaire dans les affaires d'Égypte et que leurs décisions, quelles qu'elles soient, obtiendraient son assentiment.

On l'a entendu encore, avec une véritable stupefaction, annoncer d'avance et publiquement aux puissances étrangères que jamais, en aucun cas, il n'aurait recouru à une force militaire dans les affaires d'Égypte et que leurs décisions, quelles qu'elles soient, obtiendraient son assentiment.

On l'a entendu encore, avec une véritable stupefaction, annoncer d'avance et publiquement aux puissances étrangères que jamais, en aucun cas, il n'aurait recouru à une force militaire dans les affaires d'Égypte et que leurs décisions, quelles qu'elles soient, obtiendraient son assentiment.

On l'a entendu encore, avec une véritable stupefaction, annoncer d'avance et publiquement aux puissances étrangères que jamais, en aucun cas, il n'aurait recouru à une force militaire dans les affaires d'Égypte et que leurs décisions, quelles qu'elles soient, obtiendraient son assentiment.

clair serait de remplir d'une joie délirante Florentine Bismarck, de qui elle fait volontiers le jou. Il aurait eu peu de peine à rouler le Génio, qui a l'emphase et la redondance, mais qui, n'ayant par la réplique, fut certainement resté coi, comme le jour où Henry Maret l'a décoré du surnom de Vitellius.

Il devient sibyle quand le sang lui monte aux oreilles, qu'il eût été capable, pour toute réponse, de demander le rappel à l'ordre du président du conseil.

La République Française: On a vu le président du conseil, ministre des affaires étrangères, monter et remonter à la tribune pour retirer les explications qu'il venait d'apporter, pour démentir les paroles qu'il avait prononcées et même répétées avec énergie, pour donner à la France et à l'Europe le lamentable spectacle d'un chef de gouvernement qui se coupe dans ses replis comme un accusé dans un interrogatoire.

On l'a entendu encore, avec une véritable stupefaction, annoncer d'avance et publiquement aux puissances étrangères que jamais, en aucun cas, il n'aurait recouru à une force militaire dans les affaires d'Égypte et que leurs décisions, quelles qu'elles soient, obtiendraient son assentiment.

On l'a entendu encore, avec une véritable stupefaction, annoncer d'avance et publiquement aux puissances étrangères que jamais, en aucun cas, il n'aurait recouru à une force militaire dans les affaires d'Égypte et que leurs décisions, quelles qu'elles soient, obtiendraient son assentiment.

On l'a entendu encore, avec une véritable stupefaction, annoncer d'avance et publiquement aux puissances étrangères que jamais, en aucun cas, il n'aurait recouru à une force militaire dans les affaires d'Égypte et que leurs décisions, quelles qu'elles soient, obtiendraient son assentiment.

On l'a entendu encore, avec une véritable stupefaction, annoncer d'avance et publiquement aux puissances étrangères que jamais, en aucun cas, il n'aurait recouru à une force militaire dans les affaires d'Égypte et que leurs décisions, quelles qu'elles soient, obtiendraient son assentiment.

On l'a entendu encore, avec une véritable stupefaction, annoncer d'avance et publiquement aux puissances étrangères que jamais, en aucun cas, il n'aurait recouru à une force militaire dans les affaires d'Égypte et que leurs décisions, quelles qu'elles soient, obtiendraient son assentiment.

On l'a entendu encore, avec une véritable stupefaction, annoncer d'avance et publiquement aux puissances étrangères que jamais, en aucun cas, il n'aurait recouru à une force militaire dans les affaires d'Égypte et que leurs décisions, quelles qu'elles soient, obtiendraient son assentiment.

On l'a entendu encore, avec une véritable stupefaction, annoncer d'avance et publiquement aux puissances étrangères que jamais, en aucun cas, il n'aurait recouru à une force militaire dans les affaires d'Égypte et que leurs décisions, quelles qu'elles soient, obtiendraient son assentiment.

On l'a entendu encore, avec une véritable stupefaction, annoncer d'avance et publiquement aux puissances étrangères que jamais, en aucun cas, il n'aurait recouru à une force militaire dans les affaires d'Égypte et que leurs décisions, quelles qu'elles soient, obtiendraient son assentiment.

FECILLETON DU 2 JUIN

— 4 —

LES ROSES

MONSIEUR VINCENT

PAR M<sup>me</sup> J. O. LAVERGNE.

IV

Cette dame avait dû être fort belle, mais elle paraissait avoir beaucoup souffert, et ses cheveux noirs étaient entrecilés de fils d'argent.

— C'est vous, mademoiselle, qui faites si bien les bouquets? dit-elle; je viens vous prier de m'en composer un, tout en roses blanches pour une fiancée. Vous pourrez y mêler d'autres fleurs, pourvu qu'elles soient blanches.

— Le faut-il gros, madame? car il n'y a presque plus de roses en cette saison, et je craignais de ne pas en avoir assez.

— Je n'ai pas à vous en offrir une grande dimension, mademoiselle, mais à un joli arrangement, comme vous les savez si bien faire.

Je n'ai pas à vous en offrir une grande dimension, mademoiselle, mais à un joli arrangement, comme vous les savez si bien faire.

— Savez-vous une nouvelle? lui cria-t-elle, dès qu'elle eut franchi la montée de l'escalier: le beau lieutenant de dragons est revenu à Chartres. Je l'ai vu; il sortait de la cathédrale au moment où une calèche arrivait. Et dans cette calèche il y avait cette belle madame toute en soie noire qui est venue ici un peu avant que je sois sortie.

— Mais, pardonnez-moi, c'est le lieutenant qui aime tant les roses, c'est M. d'Allevard. Eh, bon Dieu! le voilà qui arrive en personne. J'entends le bruit de son sabre à la porte du jardin.

— Soline! Soline! où êtes-vous? Le bouquet blanc est-il prêt? M. Vincent est-il rentré? s'écria le dragon.

— Quel bouquet? Je n'en ai point en ce moment, dit Soline en descendant précipitamment l'escalier.

— La dame lui baisa le front et s'éloigna d'un pas vite et léger.

— Tandis qu'Hélène, après avoir cueilli les plus belles fleurs, s'installait dans sa chambre pour faire le bouquet de la fiancée Soline, qui était allée faire une commission rue Saint-Messin, entra et monta tout droit chez François.

— Savez-vous une nouvelle? lui cria-t-elle, dès qu'elle eut franchi la montée de l'escalier: le beau lieutenant de dragons est revenu à Chartres. Je l'ai vu; il sortait de la cathédrale au moment où une calèche arrivait. Et dans cette calèche il y avait cette belle madame toute en soie noire qui est venue ici un peu avant que je sois sortie.

— Mais, pardonnez-moi, c'est le lieutenant qui aime tant les roses, c'est M. d'Allevard. Eh, bon Dieu! le voilà qui arrive en personne. J'entends le bruit de son sabre à la porte du jardin.

— Soline! Soline! où êtes-vous? Le bouquet blanc est-il prêt? M. Vincent est-il rentré? s'écria le dragon.

— Quel bouquet? Je n'en ai point en ce moment, dit Soline en descendant précipitamment l'escalier.

— La dame lui baisa le front et s'éloigna d'un pas vite et léger.

— Tandis qu'Hélène, après avoir cueilli les plus belles fleurs, s'installait dans sa chambre pour faire le bouquet de la fiancée Soline, qui était allée faire une commission rue Saint-Messin, entra et monta tout droit chez François.

Lorsque la dernière rose eut été placée, et que les plus gracieux de la belle dentelle entourèrent le bouquet, elle le regarda, et respira le suave parfum, et se dit: — Heu, heu, celle qui le recevra!

Pauvre Héloïse! un poids étrange oppressait son cœur. Elle se dit: — O bon Dieu, serais-je devenue envious?

L'Angelus sonnait à la cathédrale. Héloïse se mit à genoux et pria. Elle avait refermé sa porte.

— Au moment où la dernière vibration des cloches se perdait dans l'espace, un coup éger frappé à la porte fit tressaillir Héloïse. C'était son père. Il s'arrêta sur le seuil; il paraissait très-ému.

— Sans dire un mot, Héloïse le lui donna. Il redescendit. Alors elle s'assit et pleura. Avec des dernières roses de l'été, son aïeul un rêve, une espérance qu'elle ne s'était jamais avoués, et ils ne se révélèrent que pour s'évanouir.

Le jour baissait. Dans la maison sonore et paisible on entendait au rez-de-chaussée le bruit d'une conversation animée. La voix du dragon dominait celle de M. Vincent et une autre encore, car on avait sonné à la porte du jardin et une personne était entrée dans la maison.

— Comme il paraît heureux se dit Héloïse. Elle s'était remise à genoux. Qu'frappa encore.

— Son père entra: il avait une expression de visage qu'elle ne lui avait jamais vue. Deux personnes le suivaient, et dans le crepuscule teinté de rose par le soleil couchant, Héloïse aperçut le doux visage de

la dame au porte-bouquet, et près d'elle Robert d'Allevard, des fleurs à la main.

— Mademoiselle de Serrières peut-elle recevoir un visiteur? demanda la belle dame. Héloïse, toute tremblante et pâle, la pria d'entrer et lui offrit un siège.

— Mademoiselle, dit madame d'Allevard, voici mon fils; il a une demande à vous faire, et de votre réponse dépend le bonheur de sa vie. Alons, Robert, n'oubliez pas de parler.

— Mais tout l'aplanit et la bravoure du jeune dragon semblaient l'avoir abandonnée, et ce fut en rougissant comme une jeune fille et d'une voix tremblante, qu'il dit à Héloïse, en lui présentant son bouquet: —

— Mademoiselle, j'ai le consentement de votre père... Ma mère vous a dit que ce bouquet serait pour ma fiancée; mais voulez-vous qu'il soit votre, voulez-vous être ma fiancée?

Héloïse se réfugia dans les bras de son père; elle souriait et pleurait sans pouvoir prononcer une parole. Son père l'embrassa, rayonnant de joie.

— De grâce, Mademoiselle Héloïse, répandez-moi l'air de Robert.

— N'avez-vous donc rien deviné? demanda Madame d'Allevard en attirant à elle la jeune fille.

— Rien, oh rien, Madame... je croyais que ces fleurs seraient pour une autre... Je suis bien contente qu'elles soient pour moi, et je remercie la sainte Vierge... et vous, ma mère.

— Elle pencha son beau visage gonflé de larmes sur l'épaule de Madame d'Allevard, et, tendant la main au jeune officier, prit le bouquet de roses.

— Mademoiselle, j'ai le consentement de votre père... Ma mère vous a dit que ce bouquet serait pour ma fiancée; mais voulez-vous qu'il soit votre, voulez-vous être ma fiancée?

Héloïse se réfugia dans les bras de son père; elle souriait et pleurait sans pouvoir prononcer une parole. Son père l'embrassa, rayonnant de joie.

— De grâce, Mademoiselle Héloïse, répandez-moi l'air de Robert.

— N'avez-vous donc rien deviné? demanda Madame d'Allevard en attirant à elle la jeune fille.

— Rien, oh rien, Madame... je croyais que ces fleurs seraient pour une autre... Je suis bien contente qu'elles soient pour moi, et je remercie la sainte Vierge... et vous, ma mère.

— Elle pencha son beau visage gonflé de larmes sur l'épaule de Madame d'Allevard, et, tendant la main au jeune officier, prit le bouquet de roses.

— Mademoiselle, j'ai le consentement de votre père... Ma mère vous a dit que ce bouquet serait pour ma fiancée; mais voulez-vous qu'il soit votre, voulez-vous être ma fiancée?

Héloïse se réfugia dans les bras de son père; elle souriait et pleurait sans pouvoir prononcer une parole. Son père l'embrassa, rayonnant de joie.

— De grâce, Mademoiselle Héloïse, répandez-moi l'air de Robert.

— N'avez-vous donc rien deviné? demanda Madame d'Allevard en attirant à elle la jeune fille.

— Rien, oh rien, Madame... je croyais que ces fleurs seraient pour une autre... Je suis bien contente qu'elles soient pour moi, et je remercie la sainte Vierge... et vous, ma mère.

— Elle pencha son beau visage gonflé de larmes sur l'épaule de Madame d'Allevard, et, tendant la main au jeune officier, prit le bouquet de roses.

— Mademoiselle, j'ai le consentement de votre père... Ma mère vous a dit que ce bouquet serait pour ma fiancée; mais voulez-vous qu'il soit votre, voulez-vous être ma fiancée?

Héloïse se réfugia dans les bras de son père; elle souriait et pleurait sans pouvoir prononcer une parole. Son père l'embrassa, rayonnant de joie.

— De grâce, Mademoiselle Héloïse, répandez-moi l'air de Robert.

— N'avez-vous donc rien deviné? demanda Madame d'Allevard en attirant à elle la jeune fille.

— Rien, oh rien, Madame... je croyais que ces fleurs seraient pour une autre... Je suis bien contente qu'elles soient pour moi, et je remercie la sainte Vierge... et vous, ma mère.

— Elle pencha son beau visage gonflé de larmes sur l'épaule de Madame d'Allevard, et, tendant la main au jeune officier, prit le bouquet de roses.

— Mademoiselle, j'ai le consentement de votre père... Ma mère vous a dit que ce bouquet serait pour ma fiancée; mais voulez-vous qu'il soit votre, voulez-vous être ma fiancée?

Héloïse se réfugia dans les bras de son père; elle souriait et pleurait sans pouvoir prononcer une parole. Son père l'embrassa, rayonnant de joie.

— De grâce, Mademoiselle Héloïse, répandez-moi l'air de Robert.

— N'avez-vous donc rien deviné? demanda Madame d'Allevard en attirant à elle la jeune fille.

— Rien, oh rien, Madame... je croyais que ces fleurs seraient pour une autre... Je suis bien contente qu'elles soient pour moi, et je remercie la sainte Vierge... et vous, ma mère.

— Elle pencha son beau visage gonflé de larmes sur l'épaule de Madame d'Allevard, et, tendant la main au jeune officier, prit le bouquet de roses.

— Mademoiselle, j'ai le consentement de votre père... Ma mère vous a dit que ce bouquet serait pour ma fiancée; mais voulez-vous qu'il soit votre, voulez-vous être ma fiancée?

Héloïse se réfugia dans les bras de son père; elle souriait et pleurait sans pouvoir prononcer une parole. Son père l'embrassa, rayonnant de joie.

— De grâce, Mademoiselle Héloïse, répandez-moi l'air de Robert.

— N'avez-vous donc rien deviné? demanda Madame d'Allevard en attirant à elle la jeune fille.

— Rien, oh rien, Madame... je croyais que ces fleurs seraient pour une autre... Je suis bien contente qu'elles soient pour moi, et je remercie la sainte Vierge... et vous, ma mère.

— Elle pencha son beau visage gonflé de larmes sur l'épaule de Madame d'Allevard, et, tendant la main au jeune officier, prit le bouquet de roses.

— Mademoiselle, j'ai le consentement de votre père... Ma mère vous a dit que ce bouquet serait pour ma fiancée; mais voulez-vous qu'il soit votre, voulez-vous être ma fiancée?

Héloïse se réfugia dans les bras de son père; elle souriait et pleurait sans pouvoir prononcer une parole. Son père l'embrassa, rayonnant de joie.

— De grâce, Mademoiselle Héloïse, répandez-moi l'air de Robert.

— N'avez-vous donc rien deviné? demanda Madame d'Allevard en attirant à elle la jeune fille.

— Rien, oh rien, Madame... je croyais que ces fleurs seraient pour une autre... Je suis bien contente qu'elles soient pour moi, et je remercie la sainte Vierge... et vous, ma mère.

— Elle pencha son beau visage gonflé de larmes sur l'épaule de Madame d'Allevard, et, tendant la main au jeune officier, prit le bouquet de roses.

— Mademoiselle, j'ai le consentement de votre père... Ma mère vous a dit que ce bouquet serait pour ma fiancée; mais voulez-vous qu'il soit votre, voulez-vous être ma fiancée?

Héloïse se réfugia dans les bras de son père; elle souriait et pleurait sans pouvoir prononcer une parole. Son père l'embrassa, rayonnant de joie.

— De grâce, Mademoiselle Héloïse, répandez-moi l'